

brigands et à qui sont attribués par la malveillance tous les malheurs et tous les crimes de ces temps désastreux, sont intervenus heureusement, et Lorient n'a eu que le temps de prendre la fuite. C'est en fuyant qu'il se trouve face à face avec le baron, dont le visage lui est familier. En effet, le prétendu baron n'est autre qu'un certain Lambourdois, fils de l'ancien intendant de la famille de Chevilly, qui, dans la nuit du 6 mai 1793, assassina le marquis de Chevilly, après lui avoir fait signer un écrit qui le mettait en possession des biens de la victime. L'assassin et l'incendiaire sont faits pour s'entendre. Lorient va rester attaché à la personne du faux baron et l'aider dans ses projets de mariage avec la fille du marquis. Nous ne raconterons pas toutes les péripéties du drame. Le premier acte s'achève au moment où l'armée de la Loire reçoit l'ordre qui la licencie, et le second s'ouvre au café de la Montansier, où les brigands de la Loire, c'est-à-dire les anciens soldats de l'Empire, se réunissent d'ordinaire. Nous y retrouvons trois amis, Alfred Desmarest, Robert et Firmin, trois brigands de la Loire. Le dévouement de ces deux derniers ne peut empêcher le mariage du baron avec Marie, mariage que la marquise se hâte trop de conclure : le baron ayant eu d'ailleurs la perfide adresse de faire croire à sa fiancée que le père d'Alfred Desmarest était l'assassin du marquis ; quand la preuve du contraire est apportée, il est trop tard, le oui fatal a été prononcé ; mais le faux baron ne jouit pas de sa victoire, et lorsque, lancé à la poursuite de Marie qui lui échappe, il la rejoint sur ces mêmes bords de la Loire où nous l'avons rencontré pour la première fois, c'est pour tomber frappé en duel par Robert, qui a juré de faire une veuve de la pauvre Marie, par Robert, venu ainsi que Martial au secours d'Alfred, que le baron et Lorient avaient attiré dans un guet-apens. Alfred et Marie pourront donc être unis pour toujours. Quelques scènes dans lesquelles on voit de quelle façon on flétrissait, sous la Restauration, d'un nom infamant ceux qui avaient servi Napoléon, justifient ce titre des *Brigands de la Loire*. La pièce est d'ailleurs bien faite, et si le style manque souvent d'élevation, les caractères sont intéressants et assez bien tracés. L'action ne languit pas, et il y règne un mouvement qui tourne au profit de la représentation.

Brigand calabrais (LE), musique d'Adhémard. Ouvrons notre galerie au *Brigand calabrais*, puisque la vogue a exalté la valeur et les vertus de ces pittoresques personnages dont le tableau d'Horace Vernet inaugura l'apparition dans l'art français, et qui passèrent du tableau sur les pendules et dans les romances. La composition de M. Adhémard est une des plus saillantes glorifications artistiques du bandit artificiel, qui succéda, sur les cheminées et sur les pianos, aux troubadours et aux ménestrels, que l'Empire et la Restauration virent trôner avec une si déplorable persistance.

Risoluto.

1^{er} COUPLET. Vois-tu bien, mon enfant, la-bas, sur la mont-a-gne, Ces soldats dont le casque étin-celle au soleil? Ce sont là des maudits qui bat-tent la campagne, Pour nous sur-prendre, ici, pendant notre sommeil, Viens! Prends donc ma carabine, Sur toi veillera Dieu; D'ici je t'ex-ami-ne: S'ils font un pas, s'ils font un pas, fais feu! — S'ils font un pas, mais un seul pas, fais feu!

DEUXIÈME COUPLET.

Vois-tu bien, mon enfant, comme ils font sentinelle? C'est qu'ils sont, nuit et jour, liés à notre sort. Ils sont, depuis quinze ans, mes gardiens trop fidèles, Quand tu venais au monde, ils demandaient ta mort! Tiens! prends, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Vois-tu bien, mon enfant, c'est là, sur cette pierre, Que ta mère sanglante implora leur pitié! C'est là qu'ils l'ont frappée, en maudissant ton père. Enfant, voilà ma haine! en veux-tu la moitié! Tiens! prends, etc.

Brigand (LE), drame en trois actes et en prose, mêlé de musique, représenté pour la première fois au théâtre de l'Opéra-Comique, le 7 thermidor an III (25 juillet 1795), paroles de Hoffmann, musique de Kreutzer. C'était une pièce de circonstance, destinée à exposer sur la scène les crimes des agents de la Révolution, un an après la chute de Robespierre. Quoique la pièce se passe dans les montagnes de l'Ecosse, les allusions y sont assez transparentes, et les doctrines féroces des proconsuls y sont assez clairement exposées, par exemple à la fin des couplets chantés par Kirk au premier acte :

Les vaincus reviennent encore,
Mais les morts ne reviennent plus.

La musique de Kreutzer, plus connu comme auteur de *Lodoiska* et de *Paul et Virginie*, partagea le sort de ce drame de circonstance et fut oubliée avec lui. Nous mentionnerons seulement le finale du second acte, que les auditeurs contemporains ont trouvé pathétique et vrai.

BRIGANDAGE s. m. (brigand-ge — rad. brigand). Volerie, pillage commis à main armée, et le plus souvent par des malfaiteurs réunis en troupe : *Exercer des brigandages. Déprimer des brigandages. Alger, nous verrons la fin de tes brigandages.* (Boss.) *La violence et le brigandage régnaient partout dans la ville.* (Boss.) *La civilisation espagnole est mise en état de siège perpétuel par le brigandage.* (De Custine.) *La guerre, c'est le brigandage agrandi.* (Bastiat.) *Le brigandage n'est autre chose que la guerre sous sa forme originelle et avec son caractère primitif.* (Maury.) *La poésie radotait, la chevalerie devenait un brigandage.* (H. Taine.) *Le brigandage fut toute l'occupation, le seul moyen d'existence des nobles au moyen âge.* (Proudh.) *Le brigandage n'a jamais été sérieusement extirpé dans le voisinage de Rome.* (Alex. Dumas.)

— Par ext. Concussion, déprédation : *Il se fait dans cette administration un véritable brigandage. La régie était un chaos, l'ignorance extrême, le brigandage au comble.* (Volt.) *« Pillerie, volerie, injustice exercée sur une vaste échelle : Les bouchers nous grignent, les boulangers nous volent, les marchands de vin nous empoisonnent ; c'est un brigandage universel.*

Vous êtes pillier-né de tous les lousquennets. Qui sont pour la jeunesse autant de trébuchets ; Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage : Dans ces lieux, jour et nuit, ce n'est que brigandage.

REGARD.

— Encycl. Le premier soin des hommes réunis en société a été d'assurer leur vie et leurs biens contre la violence, la ruse, la mauvaise foi. Dans les temps de barbarie, alors que le droit du plus fort est le seul droit reconnu, on voit s'établir le *brigandage*, c'est-à-dire le vol à main armée et qui ne recule pas devant l'assassinat. Dans les sociétés arrivées au dernier degré de civilisation, le vol et le *brigandage* sont remplacés par l'astuce, la mauvaise foi, la chicane. Le résultat est le même, la différence n'existe que dans le procédé. Plus on remonte vers ces époques où les sociétés étaient à peine constituées, où le droit ne faisait que de naître, plus les exemples de *brigandage* se multiplient. Tous les héros, tous les demi-dieux, honorés par la Grèce, se sont illustrés en réprimant les excès du *brigandage* ; ces monstres inventés par la Fable, qui imposaient des tributs de toute nature aux peuplades grecques, cachent sous une allégorie des *brigands* qui dévastaient la contrée. Thésée, Persée, Hercule surtout, sont les grands justiciers de ces temps à demi barbares ; ils purgent leur pays, non-seulement des *brigands* réfugiés dans les cavernes, mais encore des princes qui, comme le feront plus tard nos barons féodaux, descendaient sur les chemins pour détrousser les passants. Geryon, Diomède, et les autres mythes semblables, n'ont pas d'autre signification. Les individus n'étaient pas seuls à exercer le *brigandage*, les cités elles-mêmes le pratiquaient à une époque où le droit public n'existait pas, et où tout ce qui était hors de la cité était réputé barbare et hors du droit commun ; les pillages de villes, les enlèvements de jeunes filles ou de captifs, comme plus tard celui des Sabines par Romulus, remplissent les pages de l'histoire et sont les causes de ces luttes acharnées entre les républiques de la Grèce.

Le berceau de Rome, le mont Palatin, ne fut à l'origine qu'un lieu d'asile pour les *brigands* de la campagne romaine ; usage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Près d'Ardea est le *campo Marto*, lieu si dangereux par son insalubrité, qu'on ne pourrait trouver personne pour y cultiver la terre, si l'on n'en avait fait un refuge, où le chapitre de Saint-Pierre, qui en est possesseur, n'admet que sur preuve d'homicide dûment constaté. Outre les *brigands* réunis sous des chefs, on en trouvait

quelques-uns qui accomplissaient isolément leurs exploits et jouissaient d'une grande célébrité. Tel était Cacus, *brigand* réfugié sur le mont Aventin, qui déroba les bœufs d'Hercule, et qui fut tué par ce héros. Son histoire a fourni un joli épisode à Virgile, et son souvenir fut longtemps populaire à Rome. Les *brigands* du Palatin finirent par se transformer en citoyens, après que les sept collines eurent été réunies sous le même sceptre ; mais la race des *brigands* ne disparut pas pour cela d'un pays qui a été dans tous les temps la terre classique du *brigandage*. Les *brigands* des premiers siècles de Rome habitaient les environs du bois consacré à Laverna, patronne des voleurs, que ceux-ci invoquaient directement. Ils remplissaient aussi la *forêt des Malfaiteurs*, qui leur devait son nom.

Pendant toute la durée de la république romaine, les *brigands* couvrirent le sol de la Péninsule ; les esclaves fugitifs, les habitants des villes vaincues, échappés au fer des Romains, venaient sans cesse en grossir le nombre. La forêt Ciminenne, entre autres, était un lieu redouté, et les Romains furent plusieurs siècles sans oser la franchir. C'est encore cet endroit qui est le plus dangereux pour les voyageurs allant de Florence à Rome. Les troubles qui accompagnèrent les guerres civiles augmentèrent indéfiniment le nombre des *brigands*. Tous ceux qui avaient contracté des habitudes de pillage, de débauche, de prodigalité, à cette époque de désordre, où nulle propriété n'était en sûreté, ne purent y renoncer lorsque l'empire, entre les mains d'Auguste, recouvra une situation plus tranquille et plus stable. Incapables d'embrasser une profession honnête pour subsister, ils se firent *brigands*, et continuèrent pour leur compte le métier qu'ils avaient si longtemps exercé pour leurs chefs politiques. Ils se réunirent par bandes nombreuses, et répandirent la terreur dans l'Italie et dans la Sicile. Les citoyens romains, les esclaves, les voyageurs étaient enlevés sur les voies les plus fréquentées, presque sous les yeux des soldats, et retenus dans des prisons souterraines, jusqu'à ce qu'ils eussent payé une forte rançon. C'est encore ainsi qu'agissaient les *brigands* de Calabre et de Sicile. Auguste leur fit une guerre acharnée ; il en prit et en fit mettre à mort un grand nombre ; s'il ne parvint pas à les détruire, du moins il en diminua le nombre et rétablit la sécurité en Italie. Quelquefois, cependant, on voit ces *brigands* montrer de la générosité. Un célèbre grammairien, nommé Palémon, étant tombé un jour entre leurs mains, ils le renvoyèrent sain et sauf, avec beaucoup d'égards, dès qu'ils eurent entendu son nom, qui était célèbre dans le monde littéraire. Quinze siècles plus tard, et presque au même endroit, une aventure identique devait arriver à l'Arioste, qui paya sa rançon en lisant quelques strophes de son poème. Nos dramaturges ne sont pas les seuls à rechercher les situations émouvantes et à choisir leurs héros parmi les *brigands*. Le poète Nævius avait composé une tragédie sur Laërteus, célèbre *brigand* de son temps : au dénouement, le criminel attaché à une croix était dévoré par les bêtes féroces. Martial nous apprend que, sous Domitien, ce dénouement fut mis en action sous les yeux des spectateurs : un criminel, ou, à son défaut, un esclave, était la proie des ours. Voilà de quoi décourager les tentatives réalistes de notre théâtre moderne, qui ne pourra jamais atteindre à ce degré.

Les vastes forêts qui couvraient la Gaule et la Germanie offraient un abri naturel aux *brigands* ; aussi y ont-ils abondé, comme en témoignent la légende et l'histoire. Pour n'en citer qu'un fait, on montre encore au voyageur, près de Dresde, l'endroit où Freyschütz, le héros de Weber, faisait fondre ses balles ; et les *brigands* de la forêt du Hartz sont encore célèbres dans l'imagination populaire. Depuis l'invasion des barbares jusqu'aux derniers jours de la féodalité, le sol de la France fut en proie au *brigandage*. Les guerres continuelles qui marquèrent le règne des deux premières races, et même de la troisième, étaient peu faites pour ramener l'ordre et la stabilité dans le royaume ; les villes, les couvents n'avaient pas assez de leurs murs épais pour se défendre contre les attaques des seigneurs et les bandes de pillards, ce qui était souvent la même chose. On voyait plus d'un baron féodal, descendant de sa forteresse, s'embusquer sur les routes, comme un vulgaire *brigand*, pour détrousser les passants, et mettre à rançon les riches marchands. Les serfs fugitifs, les paysans révoltés contre les nobles, les soldats débandés, formaient autant de bandes de pillards et de *brigands*, à la poursuite desquels il fallait se mettre et qu'on devait traquer comme des bêtes féroces. Quand la féodalité eut disparu, que le seigneur eut quitté son manoir et licencié la troupe de *bravi* qui lui servait aussi bien à combattre pour le roi qu'à dépouiller ses voisins, l'armée régulière et permanente qui lui succéda devint à son tour le terreur et le fléau des populations paisibles. Du xiv^e au xviii^e siècle, le véritable *brigand*, c'est le soldat, rude, grossier, indiscipliné, peu ou point payé par ses chefs, qui retient l'argent du roi, et forcé de demander sa vie au pillage et au vol. Ce n'est guère qu'à partir du règne de François I^{er} qu'on s'occupa de rendre aux routes et aux rues une sécurité qui leur manquait depuis si longtemps. De nombreuses bandes de *brigands* sont arrêtées,

et prompt justice en est faite. Mais le gouvernement n'est pas assez fort, la centralisation n'est pas assez développée pour remédier à un si grand mal, que les troubles de la Ligue et ceux de la Fronde vont encore augmenter. Aussi le xviii^e siècle comptera deux hommes célèbres dans les annales du *brigandage* : Cartouche et Mandrin. Parmi les bandes qui se signalèrent plus tard par de tristes exploits, il suffit de citer celle des chauffeurs, qui brulaient les pieds de leurs victimes pour leur faire avouer l'endroit où ils avaient caché leur or. Napoléon rétablit la tranquillité dans l'empire, la sécurité sur les routes, et le plus grand nombre de ceux qui, sous son règne, se cachèrent dans les bois, étaient moins des *brigands* que des déserteurs, qui fuyaient ses décrets sur la conscription. Le *brigandage* a disparu de la France, et si, aux époques de révolution, on en trouve encore quelques traces, on pourrait les comparer à cette écume qui apparaît sur l'Océan après la tempête et qui est presque aussitôt rejetée.

On n'en pourrait dire autant de deux pays de l'Europe où le *brigandage* semble s'être réfugié, et qui sont célèbres par les ravages qu'il y exerce encore chaque jour : l'Italie et l'Espagne. En Italie, il ne cessa pour ainsi dire jamais ; mais il prit une nouvelle recrudescence à la chute des républiques italiennes, et eut dès ce moment une couleur d'opposition qu'il a gardée jusqu'à ce jour. « Vers 1550, dit Stendhal, les habitants des États du pape se souvenaient encore des républiques italiennes, des mœurs qu'elles avaient établies, et enfin de l'usage où chacun était de défendre ses droits par tous les moyens. Les mécontents se réfugièrent dans les bois ; pour vivre, il fallait voler ; ils occupèrent toute la ligne de montagnes qui s'étend d'Ancone à Terracine. Ils se glorifiaient de combattre le gouvernement méprisé qui pesait sur les citoyens. Ils regardaient leur métier comme le plus honorable de tous, et, ce qu'il y a de singulier et de bien caractéristique, c'est que ce peuple, rempli de finesse et d'élan, qu'ils rançonnaient, applaudissait à leur valeur. Le jeune paysan qui se faisait *brigand* était bien plus estimé des jeunes filles que celui qui se vendait au pape pour se faire soldat. Leur vie aventureuse plaisait à l'imagination italienne. Le fils de famille endetté, le jeune gentilhomme dérangé dans ses affaires, se faisaient un honneur de prendre parti avec les *brigands* qui parcouraient la campagne. La ligne d'opération des *brigands* s'étendait ordinairement de Ravenne à Naples, et passait par les hautes montagnes d'Aquila et d'Aquino, à l'orient de Rome. Alors, comme aujourd'hui, elles étaient couvertes de forêts impenetrables et fréquentées par de nombreux troupes de chèvres, qui font la base de la subsistance des *brigands*. Un paysan des environs de Rome avait-il éprouvé de la part d'un grand seigneur ou d'un prêtre puissant quelque injustice qui blessait trop son orgueil, il prenait la *macchia*, il se faisait *brigand*. » Depuis trois siècles règne le même état de choses, perpétué par l'incurie ou la faiblesse des gouvernements, et par l'ignorance systématique dans laquelle on laisse crouler ces populations. Aussi, l'absence complète de sens moral chez le paysan italien lui fait-elle envisager le *brigandage* comme un état normal, qu'il sait très-bien allier avec la dévotion à la madone. Un préfet napolitain reprochant à un paysan de ne pas payer ses impôts, celui-ci lui répondit : « Que voulez-vous que je fasse, monsieur ? la grande route ne produit rien. Il ne passe personne, j'y vais cependant souvent avec mon fusil ; mais je vous promets d'y aller chaque soir, jusqu'à ce que j'aie ramassé les treize ducats qu'il vous faut. » La naïveté de cette réponse exprime fidèlement la manière de penser de la plupart des paysans de l'Italie méridionale. Aussi les *brigands* ne sont-ils jamais livrés ; ils trouvent, au contraire, refuge et assistance dans les fermes. Quand ils sont trahis, c'est par un des leurs et pour satisfaire une vengeance, comme dans l'anecdote suivante, racontée par un des anciens lieutenants de Napoléon : « Mon bataillon vint à Naples, et, pendant trois ans, j'ai fait une horrible guerre contre les *brigands*. Je pourchassais le fameux Parella, qui se moquait de nous. Un jour, le ministre Salicetti me fit appeler à Naples : « Tenez, me dit-il, voilà 350,000 francs ; mettez à prix la tête de ces *brigands* ; employez tous les moyens ; enfin, il faut en finir, car ceci prend une couleur politique. » Je fis annoncer par les curés que je donnerais 400 ducats de la tête de Parella. Trois mois après, je me trouvais dans mon cantonnement sur le midi, mourant de chaud et ma chambre fort obscure, quand mon sergent m'annonça qu'un inconnu me demandait. Bientôt entra un paysan ; il dénoua son sac, en sort froidement la tête de Parella, et moi dit : « Donnez-moi mes quatre cents ducats. » Je vous jure que de ma vie je ne fis un tel saut en arrière. Je courus à ma fenêtre pour l'ouvrir, le paysan mit la tête sur ma table, et je la reconnus parfaitement pour celle de Parella. « Comment en es-tu venu à bout ? lui dis-je. — Signor commandant, il faut savoir que depuis douze ans je suis le barbier, le domestique et l'homme de confiance de Parella ; mais, il y a trois ans, le jour de la Pentecôte, il fut insolent envers moi. Depuis, j'ai entendu notre curé dire à son prône que vous donneriez quatre cents ducats pour la tête de Parella. Ce matin, se trouvant seul avec moi, et